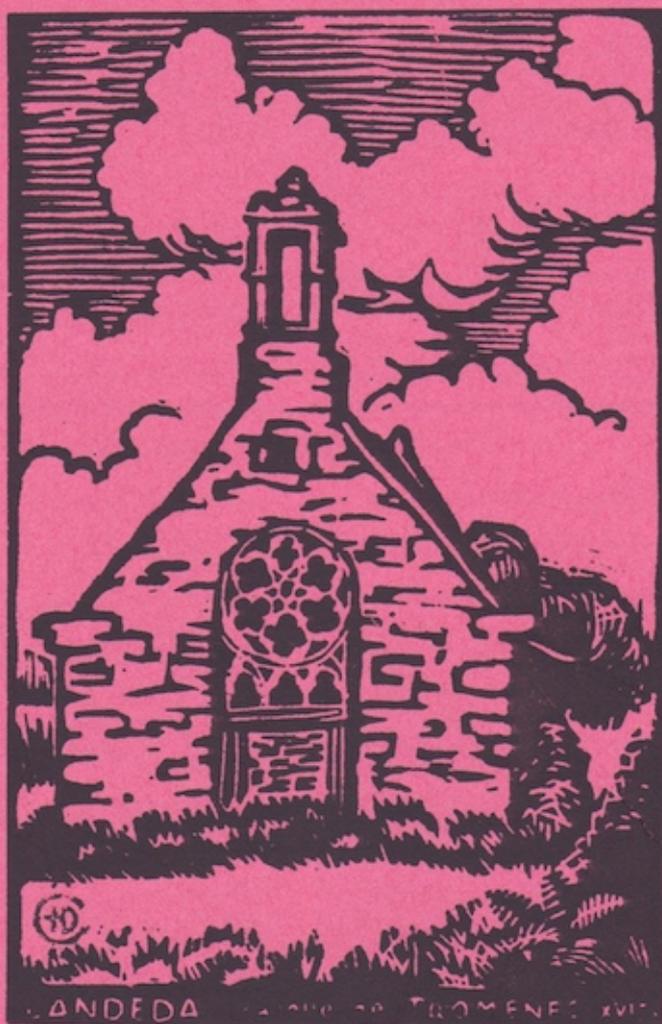


Les cahiers de Landéda

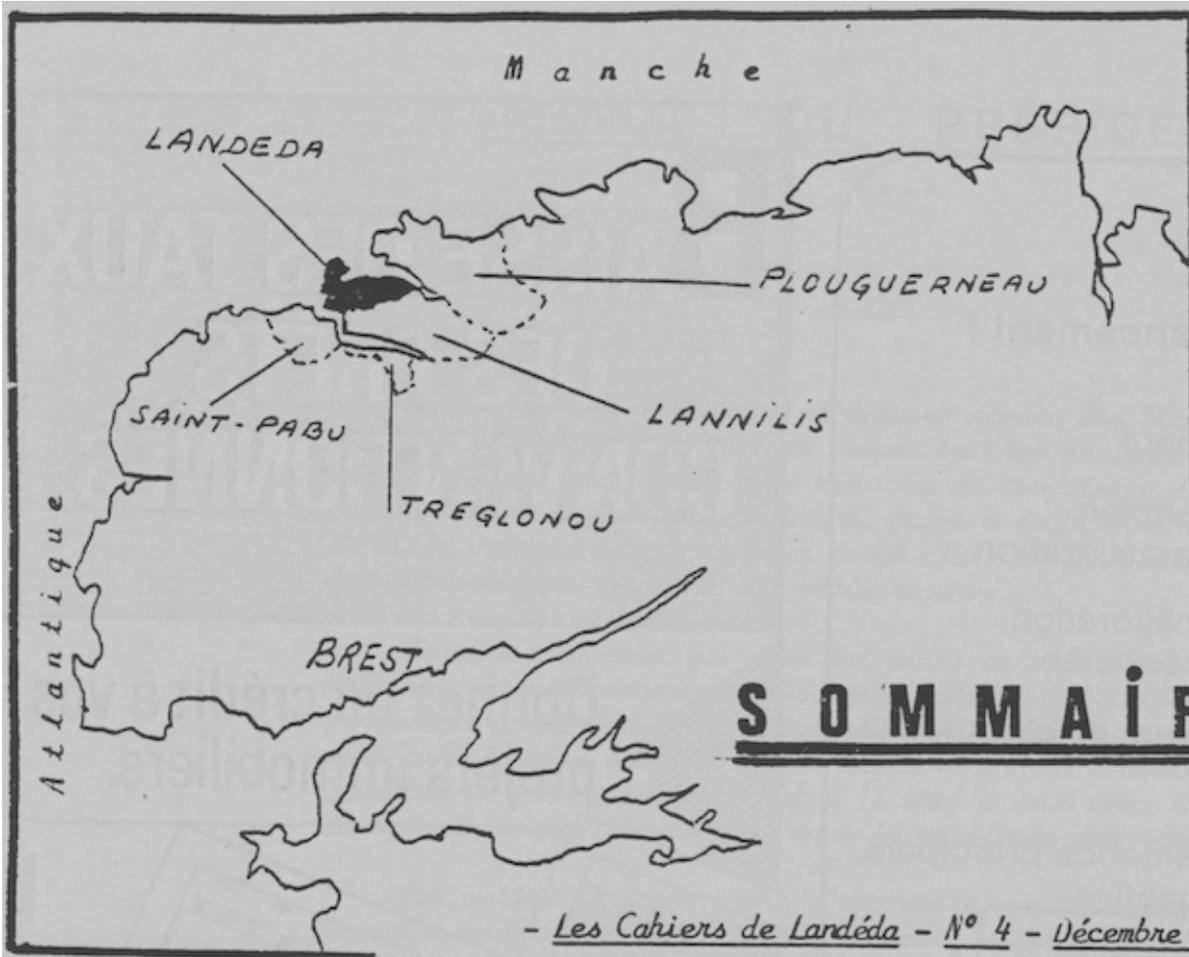


LANDÉDA - LA CHAPELLE DE TROMENEC XVII.
*Bois gravé de Monsieur Fernand Chevallier
représentant la rosace en sixte feuilles
(Chapelle de Tromenec en Landéda)*

DÉCEMBRE
1984

AMICALE CULTURELLE
DE LANDÉDA

N° 4
Px. 10 Fr.



S O M M A I R E

- Les Cahiers de Landéda - N° 4 - Décembre 1984 -

—:oo:—

	<u>Pages</u>
- Le mot du Président	1
- Les goémoniers des abers (Goémoniers des îles)	2 - 4
- Sauveteurs de la mer (Une noce mouvementée)	5 - 15
- Les lavandières de nuit	16
- Conte de Noël	17 - 18
- Léocadie Salaün-Perquer	19 - 21
- Rions un peu : Quelques "perles" d'écopiers	22 - 23
Montmartre	24
- Le coin des fouineurs	25
- Activités de l'Amicale	26 - 27
- Les dunes de Sainte-Marquerite en Landéda	28
(Site naturel protégé)	

Toutes les personnes désireuses d'apporter leur concours à la rédaction des prochains "Cahiers" sont chaleureusement invitées à se manifester auprès des membres du Conseil d'Administration.

—:oo:—

- Mise en page : Mr. Jean Chapel

LE MOT DU PRÉSIDENT

....

---:oO:---

Donc, voici le quatrième et dernier numéro des "Cahiers" 1984. Notre Amicale Culturelle a le vent en poupe. Le Club de Scrabble connaît un beau succès. Madame Omnès mène avec beaucoup de compétence et de gentillesse sa petite troupe de vedettes en herbe, quant à la Bibliothèque, elle réunit plus de mille volumes rangés dans un local clair et fort accueillant où les enfants disposeront d'un espace à eux seuls réservé.

Merci à tous ceux qui nous ont aidés en offrant des livres comme Madame Pochard, en collaborant, et avec quel talent, à l'illustration de notre périodique comme Monsieur et Madame Chevallier, en participant tant à l'agencement qu'à la mise en place de la bibliothèque, à l'amélioration du Club de Scrabble (n'est-ce pas Jean Cabon !) bref à tous ceux là dont les témoignages de sympathie constituent pour nous la meilleure des récompenses.

Par ailleurs, nous venons d'apprendre que Madame Georgelin, épouse du fils de notre inépuisable Président d'Honneur, vient d'être l'objet d'une importante distinction scientifique : le Prix Delambre d'Astronomie. Que Madame Georgelin veuille bien accepter ici l'expression de nos chaleureuses félicitations.

Pour 1985, nous nous voyons, hélas ! dans l'obligation de majorer nos tarifs, car le "Crédit Mutuel de Bretagne" qui nous a épaulés à nos débuts, grâce à l'intervention bienveillante de Monsieur Kerboull, en assurant dans les meilleures conditions la parution de nos "Cahiers de Landéda", ne pourra pas reconduire indéfiniment son aide.

Je n'aurai garde de clore ce long discours sans vous prier d'accepter nos meilleurs vœux pour 1985.

Bloavez Mad !

Georges MENUT

---:oO:---

- "LES CAHIERS DE LANDEDA" -

Bulletin trimestriel de l'"Amicale Culturelle de Landéda"

Siège social : Mairie de LANDEDA (Téléphone : 04.93.06)

Conseil d'Administration :

- Président d'honneur : Monsieur René Georgelin

- Président : Monsieur Georges Menut

- Secrétaire : Madame Jeannine Cabon

- Trésorière : Madame Suzanne Michel

- Membres : Mesdames Augusta Chapel - Marie Menut - Brigitte Omnès
Messieurs Jean Cabon - Jean Chapel - Paul Desroche -
René Le Verge - Jacques Michel - Pierre Morvan -
Christian Tréguer

les goémoniers des abers

par rené georgelin



(Suite et fin de notre article paru dans le numéro de Septembre 1984 des "Cahiers de Landéda" - N° 3 - Pages 2 à 6)

—:oo:—

Goémoniers des îles

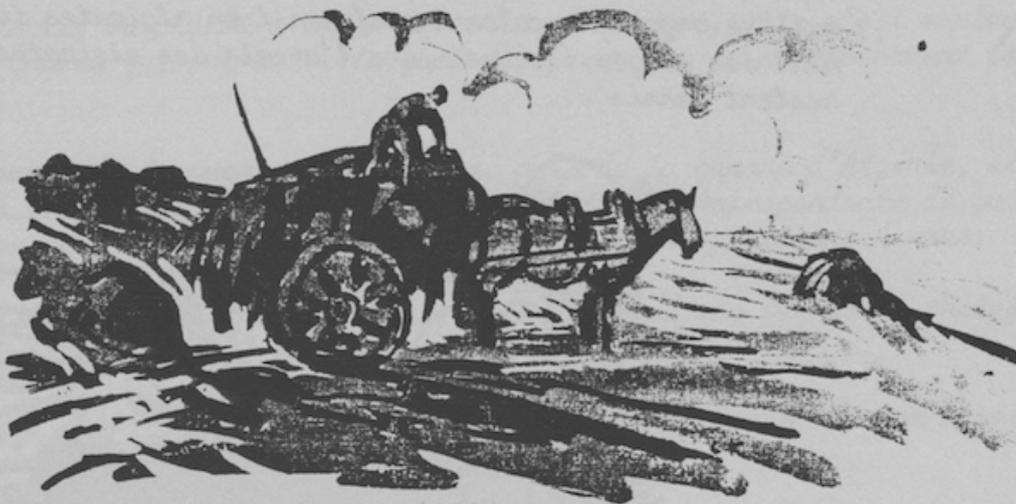
Les usiniers de la côte comprirent vite l'intérêt de transplanter là le centre de l'industrie goémonière. Après avoir acheté ces îlots, tous inhabités à l'exception de Molène, commune du canton de Saint-Renan, et les avoir rattachés, non plus à Ploumouguer, mais au Conquet, ils conçurent deux modes de production de soude de goémons, par des équipes sédentaires ramassant l'épave, par des équipes saisonnières de marins coupant en mer.

Trois communes fournissaient ces marins : Plouguerneau (Lilia), Landéda, Saint-Pabu. A bord des mêmes barques non pontées, ils partaient deux par deux, au printemps, "aux îles", emmenant avec eux la charrette et le cheval, quelques vivres, du pain de ménage, lard, noir, serré, du beurre conservé dans des boules de buis, du lard ... Il y avait des traversées sans vent, et l'on peinait alors pendant huit heures sur les avirons; mais il y avait aussi le vent de Noroît aux brusques colères ... nos cimetières en disaient long sur ces voyages par leurs croix de péris en mer ! Arrivés le soir dans leur île, ils construisaient leur "gourbi" : un muret de pierres sèches, une tôle ondulée pour toiture, ou parfois une vieille barque renversée, un tuyau d'aération, des mottes de gazon pour boucher les trous, des fougères pour matelas, et à côté un abri aussi soigné pour le cheval. Ils vivaient là, six mois de l'année, partant à la marée du matin, revenant l'après-midi pour étendre leur récolte, ou brûler les algues sèches. Une fois par semaine, un bateau - on en comptait une quarantaine chaque été à Quéménès - faisait le courrier : il rentrait au village renouveler les provisions du clan, tandis que les soudes étaient expédiées au continent à l'usine du propriétaire de l'île.

On s'étonne parfois qu'en plein milieu du XX^{ème} siècle des hommes aient pu accepter une vie aussi primitive, aussi dure, loin de leur famille, loin de leurs champs, car tous avaient une petite ferme, dont l'entretien revenait alors à la femme, loin du médecin, du prêtre, de toute société ; repliés sur leur petite, mais combien fraternelle communauté. Et pourtant, même aujourd'hui quelques jeunes vont encore aux îles ...

Ils n'étaient, à vrai dire, que les occupants provisoires des îlots inhabités : Bannec, Litivy, Morgol, ou des Lédenez qui à basse mer se retrouvent liés à l'île mère. Les îles principales, Béniquet, Quéménès, Trielen, avaient leur ferme. Dans ces zones où abonde en toute saison le laminaire épave, il était tentant d'en assurer le ramassage ; sans doute, les soudes qu'il donnait avaient une teneur en iode moindre : 6 kg à la tonne, contre 15 à celles des laminaires coupés en mer. Mais l'usinier trouva vite une main-d'oeuvre originale : des interdits de séjour, des repris de justice, heureux de sentir entre eux et les gendarmes du Conquet les passes dangereuses de la Chimère ou du Krom, mais aussi des inadaptés, des hommes lassés de la tyrannie conjugale, des déclassés, comme ce notaire en faillite. Pour le transport des algues, il fallait des charrettes, des chevaux attelés à trois, ces hommes, ces chevaux, il fallait les nourrir. Alors le chef d'équipe se fit fermier ; les maigres terres, battues par les vents, furent soigneusement fumées : ni le goémon, ni le fumier ne manquaient, et bien vite, on récolta de l'orge, des choux, des pommes de terre, des légumes ... En 1948, la ferme de Quéménès comptait 24 hectares de terres labourables et élevait douze chevaux, autant de vaches, des porcs, de la volaille, assurant largement la nourriture des quarante domestiques : la bonne soupe aux légumes, le lard et les pommes de terre le midi, et le soir, un substantiel "kig ha farz". La marée apportait ses variantes au menu : crabes, ormeaux, que l'on ramassait alors à pleins paniers ...

En semaine, on buvait du lait : le dimanche, chaque homme avait droit à son litre de vin. Le fermier menait les travaux, selon l'horaire fixé par l'extinction et l'allumage du phare des Pierres-Noires : ramassage, séchage,



brûlage des algues, laissant aux plus anciens, les travaux moins pénibles de la ferme ou même du ménage. La fermière, elle, dominait l'ensemble. Elle dirigeait la cuisine, tenait les comptes de l'exploitation comme ceux des domestiques, se rendait au Conquet pour les achats et les ventes, soignait les malades qui vivaient dans la crainte de mourir à l'hôpital, sur le continent. A elle, revenait le soin du spirituel, et chaque dimanche, elle sonnait la cloche pour la grande prière et la récitation du chapelet, jusqu'au jour où un ancien séminariste, venu grossir la troupe, se vit chargé de lire l'Évangile. Et nos gaillards égrenaient leurs "Ave" en pensant au verre de rhum qui était traditionnellement servi aux fidèles : il est inutile d'ajouter que jamais paroisse ne connut une assistance aussi complète ...

Ces hommes aimaient cependant revoir, de temps à autre, le continent. La coutume voulait qu'à l'occasion des Gras et à la Saint-Michel, les domestiques eussent une journée à terre. C'était alors la grande descente dans les rues du Conquet

Les "kezeg enezennou", les chevaux des îles, s'en donnaient à cœur joie, liquidant royalement leurs réserves monétaires, à la plus grande satisfaction des taverniers et hôteliers, jusqu'au moment où ayant perdu toute leur raison, ils se faisaient enfermer dans une arrière-salle, appelée la chambre des députés. Les gendarmes, ce jour-là, savaient se montrer bienveillants et miséricordieux.. La Saint-Michel marquait la fin du contrat d'engagement : le soir, tout le monde, sur la cale, attendait le retour des fermiers, pleins de promesses pour les meilleurs. Tous voulaient revenir, mais, hommes libres, ils tenaient à choisir leur résidence ...

Aujourd'hui les îles sont quasi désertes. A Quéménéès subsiste simplement un élevage de moutons, à Béniguet vit un garde-chasse. Trielen, la sinistre, hantée par le souvenir du choléra qui, vers 1890, décima la ferme, paraît définitivement morte. Seuls quelques marins de Saint-Pabu fréquentent encore l'île de Balanec, la plus belle de toutes, avec ses blocs granitiques, sa plage de sable fin, son cordon de galets, et son étang : le paradis des oiseaux ...

Et sur le continent, les goémoniers se font rares ... L'industrie de l'iode, à vrai dire, était vouée à l'échec. 25 tonnes de goémon vert, réduites à 5 tonnes après séchage, donnaient, après incinération, 1 tonne de soude, d'où l'on extrayait au maximum 15 kilos d'iode. Or, cet iode, nous pouvions l'acheter à des prix dérisoires au Chili, qui l'obtenait en sous-produit de la fabrication des nitrates. Les usiniers modifièrent alors leurs méthodes : désormais, l'algue sèche ne fut plus incinérée, mais lessivée, de façon à séparer les sels minéraux qui, décantés, donnaient le brome et l'iode, de la matière organique qu'on transformait en alginates dont nous avons décrit plus haut les usages ... Quel sera l'avenir des alginates ? De solides espoirs restent permis ...



Les fumées des fours à soude n'imprègnent plus ni la côte du Léon, ni l'archipel de Molène. Les fermiers des îles et leurs pittoresques domestiques sont revenus sur le continent. Et pourtant des jeunes pêcheurs, actifs, modernes, restent fidèles au goémon, améliorant chaque année les moyens de coupe, tandis que les usiniers cherchent une méthode de traitement direct de l'algue humide pour éviter la lourde corvée du séchage, sur la dune.

Il faut regarder l'avenir avec sérénité. L'industrie des algues marines renaîtra, après une longue récession, parce que des hommes jeunes, usiniers ou goémoniers, ont gardé la foi et ne veulent pas laisser perdre les immenses ressources que propose la mer aux marins de Bretagne.

René Georgelin

Sauveteurs de la Mer

~ ~ ~

Avec l'autorisation des Editions Fernand Lanore, nous publions un texte d'Yvonne PAGNIEZ, extrait de son livre "Pêcheurs et sauveteurs" des côtes de France. Elle y évoque une personnalité conquétoise dont les citoyens gardent encore, après un demi siècle, le fidèle souvenir : LUCAS, le Patron du canot de sauvetage.

Nous sommes bien reconnaissants au fils de l'auteur, Monsieur Yves Pagniez de nous avoir communiqué la biographie d'un écrivain qui, mieux que tout autre, a su peindre un milieu qui nous est familier : le milieu maritime.

Yvonne Pagniez est née en 1896 d'une famille du Nord de la France. Elle a vécu en Bretagne pendant la seconde partie de son existence.

Entrée dans la Résistance dès l'Armistice de 1940, elle a poursuivi une activité de renseignement jusqu'à son arrestation par la Gestapo au printemps 1944. Déportée à Ravensbrück, elle s'est évadée au cours d'un transport en chemin de fer en Allemagne. Après s'être cachée pendant plusieurs semaines à Berlin, elle réussit à gagner le Sud de l'Allemagne afin de franchir la frontière vers la Suisse. Le récit de son évasion se trouve dans son livre "Evasion 44". Reprise lors d'un contrôle de police sur le Lac de Constance, elle a passé les derniers mois de la guerre en prison dans cette région.

En dépit, ou plutôt à cause de cette expérience, elle s'est employée dans les années qui ont suivi la guerre à favoriser le rapprochement franco-allemand.

Au cours de la guerre d'Indochine, puis de la guerre d'Algérie, elle a fait dans ces pays de longs séjours en qualité de correspondante de guerre et leur a consacré de nombreux articles de journaux et plusieurs livres.

A titre de testament spirituel, elle a laissé une oeuvre de philosophie "Ressemblance et effort" publié après sa mort.

Mariée en 1925 avec un médecin des hôpitaux de Paris, Yvonne Pagniez est restée veuve en 1947. Elle est décédée en 1981.

- Oeuvres d'Yvonne Pagniez -

- "Ouessant" (Prix des Vikings 1966) - Flammarion Editeur
- "Pêcheurs de goémon" (Plon)
- "Scènes de la vie du Bagne" (Flammarion)
- "Evasion 44" (Grand Prix du roman de l'Académie Française 1949) - (Flammarion)
- "Ils ressusciteront d'entre les Morts" (Flammarion)
- "Français d'Indochine" (Flammarion)
- "Choses vues au Viêt-Nam" (Plon)
- "Ailes françaises au combat" (Plon)
- "Le Viêt-Minh et la guerre psychologique" (La Colombe)
- "Françaises du désert" (La Palatine)
- "Pêcheurs des côtes de France" (F. Lanore)
- "Ressemblance et effort".

UNE NOCE MOUVEMENTÉE

Ce matin d'avril, Aristide Lucas, pêcheur de langoustes et patron du canot de sauvetage, mariait sa fille.

Depuis l'aube, c'était grand affairément dans la petite maison grise, tassée comme les autres sous son toit rogé de lichen, et qui regarde un merveilleux horizon de mer, perchée sur le bord de la falaise, juste à l'entrée du port. Un horizon d'eau, de pierres et d'écume qui danse dans chaque rayon de soleil, car cette région est la plus semée de récifs qu'on puisse imaginer. Jusqu'aux îlots rocheux de l'archipel d'Ouessant, qu'on voit s'étaler au ras des flots, vers le nord, ce ne sont que têtes noires de cailloux, bouées flottantes, tourelles qui pointent, rouges et noires, toujours coiffées de mouettes et de cormorans, et des phares dans de grands remous de courant. L'une des zones les plus dangereuses parmi tous les océans du monde.

Mais, de la petite maison du pêcheur, on ne voyait rien, ce matin-là, parceque le temps était bouché. Il soufflait depuis la veille une mauvaise tempête de surcoût, toute trempée d'eau, qui écrasait des paquets de pluie sur le toit, faisait vibrer les gonds de la porte et les châssis des petites fenêtres ruisselantes.

Un triste temps pour convoler ! La mariée, cependant, n'y pensait guère, toute à la joie de son jeune amour. Et puis, c'est tellement la coutume, dans ce pays, de vivre, de naître, de mourir au milieu des hurlements de l'ouragan et des grandes bourrasques d'eau, qu'on n'y prête plus attention. Le vent était de la noce, c'était dans l'ordre. Et dans la salle basse de la maison, plus sombre à cause de cette grisaille du dehors et de la petite pluie qui noyait les vitres, la mariée se faisait belle. Une petite mariée de dix-sept ans, toute frêle, blonde, avec des cheveux bouclés, un teint presque transparent sous une couche légère de hâle doré. Une petite fille qui avait l'air dans sa robe blanche, sous son voile de mousseline, d'une première communiant.

Autour d'elle, toute la maisonnée s'empressait. Les petites soeurs n'arrêtaient pas de courir d'une pièce à l'autre pour aller chercher des épingles, un bout de ruban, le bouquet de fleurs d'oranger. Elles trottaient toutes raides, un peu engoncées dans leurs jupons durcis d'amidon, regardaient en passant dans la glace leur tête frisée comme un mouton de procession ; et, toutes roses de plaisir, elles ne savaient qu'admirer le plus de leurs belles toilettes neuves étalées fraîches sur le lit, ou de la mariée éclatant de satin et de mousseline, qui faisait penser à la statue de la Sainte-Vierge qu'on voit briller entre les cierges à l'église.

La petite Clara surtout, dans la naïveté de ses douze ans, avait les doigts tremblants d'émotion, tandis qu'elle tendait à sa mère les épingles pour attacher le voile.

Elle était bien un peu troublée aussi, la maman Lucas, quoique femme de tête, accoutumée par toutes les angoisses de la mer à dominer ses impressions.

Celle-là est une vraie épouse de marin, qui n'a peur de rien. Un visage d'énergie calme, sous les bandeaux lisses, noirs encore, de ses cheveux, des pommettes saillantes brunies par le vent. Et avec cela, vive, jeune d'allure, restée menue de proportions, malgré ses sept maternités qui ne l'ont point alourdie. Elle regarde droit devant elle, nette, avec une flamme claire dans les yeux. Le regard d'une femme qui a senti peser, sans faiblir des épaules, les charges lourdes de la vie, qui mène tout son petit monde tambour battant, et le patron à la remorque, le patron du canot de sauvetage, qui file doux devant elle.

Car il comprend, le rude pêcheur, que si personne ne peut lui en remontrer à lui, quand il s'agit de burligner sur la mer, d'y gagner "sa croûte" à grande lutte contre les éléments, de risquer sa vie pour les autres plus souvent qu'à son tour, elle s'y entend bien mieux, sa bonne Angélique, à faire face aux mille soucis qui encombrèrent l'existence quand on traîne avec soi, lourde et joyeuse en même temps, une pleine barque de petite graine de marins.

Ce brave Lucas ! Il était tout à fait ému, lui, ce matin. Et son émotion se traduisait, tandis qu'il enfilait son beau costume de cérémonie, par des bordées de jurons, coupées de jets de salive brune qui fusaient partout dans les coins. D'énervement, il faisait passer sa chique d'une joue à l'autre, et s'étonnait dans la glace de se voir presque rose sous le poil rasé de frais, rude encore, qui ne faisait plus qu'une ombre roussâtre sur la peau bien lavée.

Comme il était beau ! Il se reconnaissait à peine, la moustache en bataille, avec des pointes longues qui se contrariaient toujours, l'une se dressant pendant que l'autre regardait vers la terre. Mais ses cheveux s'obstinaient à boucler dans tous les sens; poivre et sel, couleur de vieux cardage, et drus de racine, ils n'obéissaient qu'aux caprices de la brise. Impossible de leur donner une allure qui fût en ordre.

Tout le monde se dépêchait, car la messe était à neuf heures, et il fallait auparavant passer devant Monsieur le Maire, qui avait tenu à se déranger lui-même pour le patron du canot de sauvetage : une notoriété dans le pays ! Huit coups venaient justement de sonner au clocher de l'église, autant qu'on pouvait les compter du moins, dans la bourrasque qui les emportait aux quatre vents du ciel.

Plus qu'une heure avant l'office. Il est vrai qu'une heure au Conquet, n'a pas tout à fait la même durée qu'ailleurs. L'horloge de l'église - la seule qui mesure le temps hors la mer - n'a qu'un cadran sans revêtement de glace. Alors le vent pousse les aiguilles, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, selon qu'il souffle de tel ou tel secteur de l'horizon. Et les heures se rétrécissent ou s'allongent à volonté.

"La pendule, elle fait d'avec le vent!", répond philosophiquement le sacristain, quand, d'aventure, une parwissienne fortunée, qui possède une montre, se plaint des écarts inattendus que celle-ci peut faire, dans l'espace d'une journée, avec l'heure officielle. Mais le vent, aujourd'hui, soufflait de telle sorte qu'il risquait d'avancer la cérémonie.

Déjà, on entendait dans la venelle, étouffés par la boue, les claquements de sabots des premiers invités. Et des rires, des quolibets, éparpillés par les rafales qui s'engouffraient dans la rue, venant droit de la mer. Des couplets de chansons qu'essayaient, avant le repas de noce où ils les entonneraient en chœur, les garçons et les filles qui dévalaient par "quatre de rang", bien servis par les bras pour mieux lutter contre la tempête; et ils riaient quand des embruns venaient leur saler les lèvres. Des chansons gaies, un peu discordantes parce que les bolées de cidre et le gros vin n'avaient pas encore mis tout le monde au diapason.

La mariée avait promis
Des coups de poing à son mari.
Elle ne les a pas donnés,
O la vilaine mariée !
Nous irons tous en chantant
Chez Marianne, chez Marianne,
Nous irons tous en chantant
Boire du vin blanc.

A la porte, sur le sentier qui regarde la mer, chacun laissait ses socques trempées. Et des groupes noirs s'engouffraient dans la pièce, avec des paquets de vent et l'odeur mouillée des étoffes.

Le marié venait d'arriver, très beau dans sa veste noire, rouge d'émotion, et aussi parce que le col de sa chemise le servait trop fort. C'était un grand gars bien découplé, noir de cheveux. Un ouvrier du port de Brest, honnête et solide à la besogne. Et devant le jeune couple un peu embarrassé qui se tenait debout contre le mur dans une attitude de dessus de pendule, les invités défilèrent un à un. Tous embrassèrent la mariée sur les deux joues, à pleine bouche, avec avec une bonne amitié fraternelle.

Pendant ce temps-là, le père Lucas achevait sa toilette. On voyait paraître de temps à autre, dans l'embrasure de la porte qui fait communiquer les deux pièces, ses larges épaules qui semblaient plus larges dans la chemise blanche, sa tête furibonde sous la chevelure rebelle.

- Je ne peux pas respirer dans cette carapace !

Et il faisait sauter le bouton du col, en crachant furieusement.

Sur le lit, il y avait la belle tunique étalée, qu'il endosserait au dernier moment. La tunique de fête barrée d'un triple rang de médailles qui font à chaque mouvement un bruit de ferblanterie. Il en est fier, le brave Aristide. Et vraiment, il a quelque raison de l'être, quand on pense que chacun de ses bijoux de métal représente un corps à corps avec la mer, une lutte désespérée pour lui arracher quelque victime. Trente fois le nom de Lucas figure au palmarès de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés. Car cette région est, en France, la plus fertile en sinistres maritimes. Et combien de vies humaines ce héros obscur n'a-t-il point dérobées à la mort !

- Hé ! Aristide, on va boire un coup de vin à la santé des promis.

Sur le coin de la table, où Angélique Lucas venait de poser les verres, déjà les copains du port versaient le "gros rouge", appelaient d'un signe les cousins venus de la campagne, en large chapeau à ruban et boucle d'argent. Et tout le monde levait le coude, après avoir prononcé le traditionnel "Sanctus", qui est, chez les Bretons - gens profondément religieux - un étonnant rappel de l'église au cabaret. Et les groupes entraient, ressortaient, sentant la pluie, mouillant les joues de la mariée avec de grosses moustaches pleines d'eau.

Dehors, on entendait, parmi les sifflements de la tempête et les ritournelles des jeunes gens, la cloche du phare de Kermorvan, qui sonne toutes les fois que la pluie ou la brume rend les récifs peu visibles sur la mer. Une sorte de glas lugubre, tout pareil à celui qui tinte au clocher de l'église quand un mourant vient d'entrer en agonie.

- Allons, les gars, en route ! C'est l'heure, fit la mère, disposant les fronces du voile autour du visage très pâle de la petite mariée, car toutes ces effusions de la compagnie en avaient froissé le tulle léger.

- En avant, la noce !

Caiement, garçons et filles d'honneur se prirent le bras, encadrant le couple des amoureux.

... Quand tout à coup, vlan ! la porte s'ouvrit, d'une seule poussée brutale. Jean Lucas, le grand qui navigue avec son père, bondit dans la salle. Il venait du sentier en face de la maison, où il bavardait avec les camarades.

- Papa, cria-t-il, là devant, il y en a un qui fait des signes avec un pavillon. Sûr, c'est pour un bateau en détresse.

D'un bond, Lucas fut sur le seuil. De l'autre côté du port, sur la presque île de Kermorvan qui s'avance, haute et noire, montrant la tranche de ses roches en couches stratifiées, un homme se tenait debout, un peu penché contre la bourrasque. Il brandissait désespérément un fanion dont les plis se tordaient dans les rafales et montrait derrière lui, du bout de la hampe, la baie des Blancs Sablons, que masquait la croupe herbeuse de la falaise. .../ ...

- Naufrage ! gronda le pêcheur. J'y cours, ajouta-t-il.

Alors, la maman eut un sursaut de révolte. Elle était un peu nerveuse, ce matin; c'était bien naturel. Non, son homme n'irait pas ... Qu'il fût, les autres jours, au service des pauvres bougres qui se débattaient avec la mer, eh bien ! c'était dans l'ordre. Mais aujourd'hui n'était pas un jour comme les autres. Est-ce qu'on ne pouvait pas laisser le second mener le canot ? ... Et s'accrochant au bras de son mari, elle l'apostropha, hors d'elle-même, ne sachant plus bien ce qu'elle disait. Elle criait pour dominer ce tapage que faisait, en se bousculant vers le seuil, le cortège des jeunes gens.

- Tu n'iras pas, dingo ! Tu n'iras pas, vieux singe ! ... C'est l'heure d'aller chez M. le maire.

- Vous irez sans moi, je m'en f... !

- Mais il faut que tu signes ! ... Et le recteur, l'abbé Lechat, qui nous "espère" à l'église !

- Ah ! ce vieux chat-là, il nous fait assez souvent "poireauter" avec sa sacrée horloge ! C'est bien son tour de nous attendre ...

Dans un coin noir, transie par le vent qui venait de la porte, la mariée s'était affalée sur une chaise. Elle pleurait à petit bruit dans son voile.

- Aristide, tu oublies que c'est ta fille qui se marie !

Et la maman se tordait les bras, suppliait.

- Qu'est-ce qu'une fille qui se marie, à côté d'un homme qui se "nouaille" ! lança rudement le pêcheur, faisant chanter la dernière syllabe à la manière des gens de Léon.

Et il sauta dehors. En chemise, ayant seulement pris le temps de coiffer son béret, il se mit à dévaler le sentier. Derrière lui, tout de suite une escorte se forma, à travers les embruns, le vent furieux, et tous fonçaient avec la même ardeur sauvage.

Il y avait le frère d'Aristide, un autre Lucas, en costume de noce, hérissant la même moustache en bataille, d'un blond délavé par quarante ans de "rinçage" à l'eau de mer. Et Jean, le grand fils encore imberbe, dans son complet neuf qu'il étrennait pour la fête. Et il y avait aussi, trottant de toutes ses forces à leur suite, la maman Lucas. Le remords l'avait prise, à peine son homme était-il dehors. Et, emportée par le même élan qui jetait tous ces marins dans la lutte contre la tempête, elle voulait, elle aussi, prendre son service, comme de coutume.

Elle courait, servant sous son bras la grande sirène de cuivre à plusieurs embouchures. Et de temps en temps, elle s'arrêtait, posait l'instrument sur le sol, se mettait à sonner, de tout son pouvoir, levant et abaissant le levier d'un même mouvement rythmé. Et chacun des cris stridents que jetaient les tubulures de cuivre, déchirant le tumulte du vent et de la mer, faisait jaillir là-haut, de toutes les portes, sous les toits gris, des hommes qui se mettaient à bondir, à galoper, comme si le feu s'allumait à leurs trousses. Ils venaient tels que l'appel d'alarme les avait surpris : en chardail, en bras de chemise, en tanné de pêche. L'un d'eux, qui sans doute s'appêtait pour la noce, courait le torse nu, la moitié du visage barbouillé de savon. C'étaient les canotiers qui se précipitaient à leur poste.

Dans l'abri du bateau de sauvetage, ils s'engouffrèrent tous. Douze hommes rugueux d'écorce, de poigne solide, le cœur bien accroché, dans leur poitrine velue. Alors la mère Lucas, toute trempée dans sa belle robe neuve, s'aperçut que son "vieux" était parti sans se vêtir. Elle se tourna vers son dernier fils, qui trottait derrière elle, un gamin de treize ans, sérieux et menu, que toute cette fièvre de l'alerte faisait trembler d'un désir passionné d'être grand :

- Coco, va donc "envoyer" un paletot à ton père.

L'enfant bondit. En un clin d'oeil, il fut sur la cale, avec le vêtement qu'il était allé quérir. Trop tard. Déjà, le chariot qui porte le "Nalie-Léon-Drouin" roulait sur les rails, atteignait la porte du hangar, grande ouverte sur la mer. Le ronflement des moteurs faisait vibrer les murs, grondait, tonnait, éteignait le bruit de la tempête, dont on voyait seulement, dans la large embrasure, fuser les gerbes blanches, et battre les rideaux d'averses. Le câble d'acier qui retient le chariot sur la pente bétonnée se déroulait lentement, lentement.

- Aristide, cria la mère Lucas, qui surgit à son tour, essoufflée par la course, tes souliers vernis !

Violemment, le pêcheur brandit une chaussure, toute mouillée déjà, la jeta par-dessus bord. Il n'eut pas le temps d'arracher l'autre. Le canot avait passé la porte, prenait de la vitesse.

Angélique vit son mari debout, cramponné à la barre, dans sa chemise blanche toute trempée qui collait à sa peau. Un instant seulement. Au bas de la rampe, le lourd canot, lancé comme un bolide, glissa hors du chariot, donna de l'étrave droit dans une lame qui venait de se lever, gigantesque. La montagne d'eau se partagea en deux, comme coupée au fil d'un sabre. Chaque portion frémit une seconde, trembla dans sa chair glauque, toute froide, puis d'un coup s'écroula. Sous la double avalanche qui roulait, sautait, s'abîmait sur elle-même pour resurgir en gerbes droites, en bouquets de neige qui s'éparpillaient au vent, le bateau disparut.

Il émergea quelques brasses plus loin, sur une crête de vague. Ruisselant, avec sa charge d'hommes qui s'agrippaient aux rambardes, qui se secouaient après le coup de mer, comme des barbets sous l'averse.

Lucas, les mains crispées à la roue, debout sur le caillebotis au-dessous duquel l'eau brinquebalait, imbibant la semelle de son unique soulier verni - le Lucas des tempêtes, muet, terrible, la moustache tombante sous le poids de la saumure qui ruisselait des pointes, les sourcils givrés de sel - Lucas surveillait chaque lame qui se levait, fonçait dedans, passait sous un tunnel d'eau jaillissante.

On ne voyait rien. Dans un monde de gouttelettes, d'écume et de grands fouets d'embruns qui cinglaient à travers l'espace avec une force prodigieuse, on entendait seulement, sans rien distinguer de la tourelle noire, le beuglement de la Louve. Et la cloche de Kermorvan qui sonnait son glas dans la tourmente.

Quand le patron eut bien établi sa vitesse, on eut quelque répit pour obéir aux règlements, pour s'équiper comme doivent être les canotiers au départ. Chacun tira du coffre ses grandes bottes où il enfila ses pieds trempés. On capela les cirés et, par-dessus les ceintures de sauvetage, qui faisaient d'étranges gibbosités sur tous ces dos ruisselants.

Puis il fallut bien s'attacher, puisque le règlement l'ordonne. Serrer autour de la taille la ceinture de sangle qui s'amarré par un bout de chaîne aux batayolles du garde-corps. Ce que les marins ne font qu'à contre-cœur, car s'ils échappent ainsi au danger d'être enlevés par une lame, ils répugnent cependant, par un farouche instinct d'indépendance, à entraver en quoi que ce soit la liberté de leurs mouvements.

Maintenant, chacun était à son poste, raide de toile cirée, bossu de sacs de kapok. On n'avait plus l'air d'un équipage de mascarade. Le sous-patron et le brigadier s'étaient accroupis dans la "baignoire" avant, sous l'abri de bois qui résonnait au crépitement des embruns. Deux hommes sous l'abri de la baignoire arrière. Et devant le tableau de manoeuvre, les mécaniciens s'affairaient, poussaient les manettes, regardant à travers un hublot le compartiment des machines, tout doublé de cuivre, où le jour blafard faisait danser d'étranges reflets. Il n'y avait plus, sous l'averse d'écume et les coups de rage du vent que le patron debout, agrippé à la barre, comme à une planche de salut.

C'est bien de vie ou de mort qu'il s'agissait. Tendue à l'extrême dans cette lutte, tous les muscles du visage saillant sous l'effort, rouge d'être giflé par l'ouragan, Lucas scrutait devant lui le voile mouvant d'eau bouillonnante, essayait de voir au travers lorsqu'un remous arrachait la vapeur dense, en éparpillait les lambeaux.

Impossible ! Un rideau plus ténu se tendait dans la déchirure de la tempête. Et ces lames qu'on écorchait en s'élevant sur leur courbe, faisaient gicler des averses brutales, qui noyaient tout. Il fallait se diriger au compas, entre deux levées de la mer.

Une ruée plus furieuse devant la pointe de Kermorvan que le canot doubla dans un immense jaillissement. Le coup de roulis fit se cramponner les hommes dans les abris, et Lucas eut quelque peine à ne point lâcher la barre sous la violence du choc. On entra dans le Chenal du Four, qu'un courant de foudre creusait, hachait de lames courtes. C'était jasant, au vif de l'eau. Et par cette tempête de noroît, le canot avait à lutter à la fois contre vent et courant.

- Mille tours, hurla le patron dans le porte-voix.

Il fallait maintenant donner toute la vitesse. Car les huit noeuds que fait le canot au maximum permettaient à peine d'avancer contre un courant qui, dans les points les plus resserrés du chenal, atteignait une force de cinq à six noeuds.

Le "Nalie-Léon-Drouin" dansait comme une escarpolette, montait droit au flanc des montagnes d'eau, hésitait un instant sur la crête avec ses deux hélices sous voûte qui résonnaient comme des tromblons géants. Puis il fonçait dans un abîme, s'ébrouait sous des fusées, secouait furieusement les hommes accroupis, crispés chacun sur ce qu'ils pouvaient saisir de fixe.

- Bougre de froid ! grommela Michel, le brigadier qui grelottait dans ses vêtements transpercés, plus adhérents à sa chair dans l'enfermement du ciré.

Tous sentaient couler la même glace qui pénétrait sous leur peau, les paralysait.

- Allons, les gars, faut se réchauffer un coup, cria le patron, qui titubait sous les coups du tangage, maintenu à grand'peine debout par l'appui de la barre.

Michel ne se le fit pas dire deux fois. Rampant jusqu'au coffre, il eut tôt fait d'en extraire la bouteille de rhum, qu'on renouvelle à chaque sortie. Et de main en main, les canotiers sa la passèrent, se traînant sur les genoux pour aller d'un abri à l'autre. Chacun buvait à grandes lampées, avec une sorte d'avidité farouche. Lucas se fit servir le dernier, par le brigadier qui lui versait l'alcool entre les dents, car il ne pouvait pas, même une seconde, lâcher la roue du gouvernail.

Maintenant, on entendait, rythmant de sourdes pulsations la plainte aigüe du vent, la tourelle de la "Vinotière" qui ronflait en plein centre du courant. Le canot la laissa à bonne distance à bâbord, se rapprocha de terre pour chercher le remous. Puis il doubla la pointe de l'"Ilette", dont on devinait, à travers le pourchas d'averses et d'eaux sauvages, le fontin écrasé, de la même couleur que le roc.

Alors, subitement, la mer devint moins grosse. De l'autre côté de la pointe, l'anse des Blancs Sablons se creuse, ouvrant vers l'Ouest sa vaste courbure frangée de sable, et le courant s'y trouvait molli par l'abri de terre. Une houle plus longue portait le canot.

Soudain, une éclaircie sur toutes ces eaux battantes, un vague rayon de soleil qui cherchait à percer la brume découvrit, dans le fond sud de la baie, là où la côte rocheuse tombe à pic avant l'étalement de la plage, un petit voilier, très misérable dans cet éclairage de tempête. Il avait ramassé toute sa toile, et au sommet du mât nu, un paletot claquait au vent, hissé comme un signal de détresse.

Le voilà ! clama Lucas d'une voix tonnante. C'est la "Notre-Dame-de-la-Vallée" !

Son cri fit jaillir les hommes hors des abris. Chacun s'accrochait où il pouvait, penché en avant, regardait cette pauvre chose flottante vers quoi se tendaient toutes les volontés : une coque noire que mangeait la mer qu'agitaient des secousses désordonnées, sous l'oscillation du mât, coiffé à sa cime de ce haillon qui battait dans la lueur blême filtrée d'un nuage.

- En avant ! Poussez les moteurs.

Lucas semblait prêt à bondir sur la barque désarmée, tant il se ramassait dans le dernier effort, faisait corps avec le canot qui filait sur les lames dans un double rideau jaillissant, à une allure folle, à présent qu'ayant mis le cap au sud, il avait pour lui le vent et le courant.

C'était une question de minutes. Car on voyait bien que le voilier, qui avait mouillé son ancre, chassait. Le câblot devait fatiguer beaucoup. Et dès qu'il viendrait à se rompre, les vagues furieuses lanceraient le bateau, le feraient éclater comme une noix contre l'arête des roches dont il n'était plus qu'à dix mètres.

A bord de la "Notre-Dame-de-la-Vallée", deux hommes, épuisés de froid et de cette attente cruelle, à chaque seconde, de la mort, étaient suspendus du regard, de tous leurs nerfs bandés, à ce bolide qui fonçait, sautait, crevait puisamment la mer, qui venait à eux, incroyable et fantastique comme le salut. Ils s'accrochaient de leurs dernières forces au plat-bord, pour n'être pas emportés par les lames. Noyés, aveuglés, les oreilles éclatant de tonnerre.

Tout à l'heure, quand la saute au noroît les avait dressés vers la côte, - car le vent avait brusquement changé, il soufflait du noroît ce matin, lorsque les pêcheurs étaient partis, fort imprudemment du reste, pour relever leurs casiers - ils avaient essayé de faire un radeau avec ce qui restait de bois à bord. Avec le banc, la corne, quelques épars liés de bouts de filin.

Puis, ils n'avaient pas osé s'aventurer sur ce frêle esquif pour gagner la plage ; ils risquaient trop, ne pouvant gouverner, d'être pris dans la levée d'une lame qui les lancerait comme une fronde sur le tranchant du roc. Et la mer avait volé leur pauvre radeau, qu'elle balançait autour d'eau, sur ses crêtes, comme pour se moquer d'eux.

- Attention devant.

Le "Nalie-Léon-Drouin" n'était plus qu'à quelques encâblures. Il avançait avec prudence, ayant réduit beaucoup sa vitesse, pour éviter le remous qui eût retourné la barque.

- Stop !

Le canot se mit à courir sur son erre. Lucas semblait, crispé à la barre, contenir la violence de cet être d'élan, qui se cabrait comme une bête de sang.

- Pare à envoyer le faux bras.

La voix était rauque à force de crever la tourmente. D'un bond, Coaster fut sur la teugue. Debout, les jambes écartées, prenant du ballant à chaque rouleau qu'il voyait venir, il tenait des deux mains le cordage armé d'un grappin, dont une extrémité se fixait solidement à l'une des bittes de l'avant.

Dès qu'il fut à portée, il le lança d'un geste précis qui fit mordre les dents de fer dans le collier du mât. Puis, l'ayant raidi, il se déhala dessus, aidé de deux canotiers qui venaient lui "donner la main". Le brigadier, debout à l'avant, la gaffe à la main, se tenait prêt à déborder à l'accostage.

Et il était bon que tous ces hommes fussent attachés, par des ceintures de songle et des chaînes d'acier, car des fouets liquides les cinglaient féroce-ment, tapant à grand bruit dans leurs tissus cirés.

- Dehors les défenses.

On était tout près. On voyait les visages mangés d'angoisse des naufragés, leurs yeux fous. Deux hommes jetèrent à l'extérieur les gros ballons de filin pour amortir le choc, et l'on accosta. Vite. Car la position était peu sûre, à quelques mètres des récifs. Et malgré les défenses, les vagues cognaien- tement le canot contre la joue du voilier, que chaque heurt risquait de défoncer. Le Guen sauta comme un chat dans la barque, amarra la remorque autour du mât.

Quand il surgit à nouveau sur la teugue, déjà les canotiers avaient hissé à bord les rescapés, les empoignant par le gras du dos, comme des paquets flasques, tant ils étaient anéantis. Le mousse surtout - un gamin de dix-sept ans - claquait des dents avec une telle force qu'on entendait son bruit de castagnettes parmi la grande clameur du vent.

- En avant ! quatre cents tours.

Les moteurs se remirent en marche, doucement, jusqu'à ce que fût raidie la remorque frappée sur les bittes de l'arrière. Puis on reprit de la vitesse. Sans forcer cependant, pour ne pas rompre l'amarre au bout de laquelle brinque- balait la "Notre-Dame-de-la-Vallée".

Quand fut doublée la pointe de l'Îlette, et bien que la mer restât très grosse, le canot, porté par un restant de jusant, se mit à filer à bonne allure. L'épave remorquée l'aidait à tenir sa direction, à se présenter perpen- diculaire aux lames qu'il recevait en plein de l'arrière. À bord, on commençait à respirer. Les naufragés, lestés d'une bonne rasade d'alcool, reprenaient du cœur au ventre. Autour d'eux, les canotiers s'empresaient, leur frictionnaient les jambes, les équipaient de ceintures de sauvetage, comme il est prescrit dans les instructions.

Et à la barre toujours se tenait Lucas, raidi à son poste, carré dans le ciré luisant. Il guettait chaque rouleau que gonflait lourdement la mer, qui déferlait à grand tumulte vers la poupe du canot, le soulevait comme une plume, l'inondait d'éclaboussures. L'homme s'ébrouait sous les embruns, fronçant le visage à cause du sel qui lui brûlait les paupières, et parce que le jus de sa chique, qu'il avait serrée dans son bonnet au départ, et que tant d'eau déla- vait, lui coulait dans les yeux.

Mais bien que l'effort fût dur encore de gouverner sur ces flots démontés, avec le souci du voilier qu'il voulait ramener sans casse, le brave pêcheur - à présent qu'était remplie la tâche, sauvé l'équipage en péril - se reprenait à penser, dans sa manière de tendresse rude, à la petite fille qui l'attendait là-bas pour se marier.

- Pauvre même ! grommelait-il, tout en surveillant l'aiguille du compas, je lui fais un drôle de jour de nocce ! ... Bah ! on rattrapera ça tout à l'heure ...

Et, dans sa grosse moustache tombante, d'où l'eau s'égouttait :

- Le curé et le maire, ce qu'ils doivent cuire tout de même dans leur jus ! ... Et ma "vieille" qui se ronge les sangs ! ...

... / ...

Oui, elle se rongeaient les sangs, la mère Lucas. Dans la salle basse, ils étaient là : les mariés, la maman, les petites soeurs, le nez collé contre les fenêtres, qu'on ne pouvait pas ouvrir, tant le vent les poussait furieusement. La pluie brouillait les vitres, rendait bien vagues les choses du dehors. Et d'ailleurs, cette effervescence des eaux empêchait de rien distinguer de la surface de la mer. C'est à peine si, de temps à autre, surgissait à l'entrée du port, entre deux lames, la tourelle de la "Louve", fugitive, toute noire, et tout de suite replongée, comme quelque fantôme agrandi de Cormoran.

Et pourtant, la maman s'obstinait à guetter. Elle avait une grande angoisse au cœur. Si son homme n'allait pas revenir ? ... Toutes les fois que le canot sortait, elle éprouvait cette peur irraisonnée. Mais aujourd'hui, cela la tenait plus fort, à cause de toute cette émotion de la noce qui lui secouait les nerfs. Elle ne disait rien, tendue dans l'attente. Elle priait sans phrases, avec cette foi des simples qui monte droit à Celui qui peut tout. Seulement, de temps en temps, se retournant vers la pièce sombre, elle jetait un regard de tendresse et de souci vers la petite mariée, qui s'était assise à présent, silencieuse dans son coin, qui pleurait, serrant dans ses mains crispées la main de son promis, que ce chagrin muet déconcertait.

Il semblait qu'une éternité se fût écoulée depuis que le canot avait jailli hors du hangar, plongé dans ce bouillonnement qui l'avait dévoré. Ne reviendrait-il donc jamais ?

Et ce n'était pas seulement dans la maison de la noce qu'on se tourmentait. Sur la cale, sur la falaise, d'autres formes humaines s'étaient rassemblées, en coiffes, en bonnets de marins. Des groupes noirs que battaient les rafales, qu'aspergeaient des trombes d'eau accourues par saccades du fond déchiqueté de l'horizon.

Aucune parole. La tempête empêchait de s'entendre. Mais tous sentaient qu'une même angoisse les accrochait à ce roc éventré, une pensée terrible, qu'un n'osait pas formuler, que les coups de bélier du ressac, mesurant la force de la tourmente, faisaient à de certaines minutes atrocement présente. Il y avait les familles des canotiers, la femme et la mère des deux hommes du bateau naufragé. Et beaucoup d'autres, qui savaient ce qu'était cette attente anxieuse et qui, pour l'avoir plus d'une fois éprouvée pour eux-mêmes, en partageaient l'effroi.

Déjà les dix coups de l'horloge s'étaient éparpillés dans une bourrasque. Et l'on venait d'entendre - de deviner plutôt - la sonnerie en trois tons de la demie, qu'étouffait presque le glas du phare. Cette cloche obstinée du phare, les ronflements des bouées, les cris sourds des tourelles qu'apportaient des remous d'air, toutes ces voix d'alarme, semblaient scander des heures qui ne finiraient jamais.

- Les voilà !

Un souffle passa sur les coiffes, les bérêts trempés. Un élan. Des mains se joignirent. Des femmes pleuraient, secouées d'une joie violente comme la douleur. Devant la pointe de Kermorvan, une seconde, le canot avait paru, dans un éclaboussement de plumes blanches.

- Au port ! Ils vont mouiller derrière la jetée !

Et ce fut la descente à la course, droit dans le vent qui claquait dans les jupes, faisait voler les châles comme de sombres ailes.

La mère Lucas, elle aussi, avait vu derrière sa vitre, avec cette acuité que donne une tension de tout l'être, le bondissement du canot sur la crête d'une vague. Et, le cœur battant si fort qu'elle avait peine, cette fois, à courir, elle descendait avec les autres, en grande hâte, vers le port, remerciaient la bonne Vierge du fond de son cœur. Tandis que dans la maison les petites filles en jupon raide se mettaient à danser d'enthousiasme autour de la mariée.

Ce fut une belle noce.

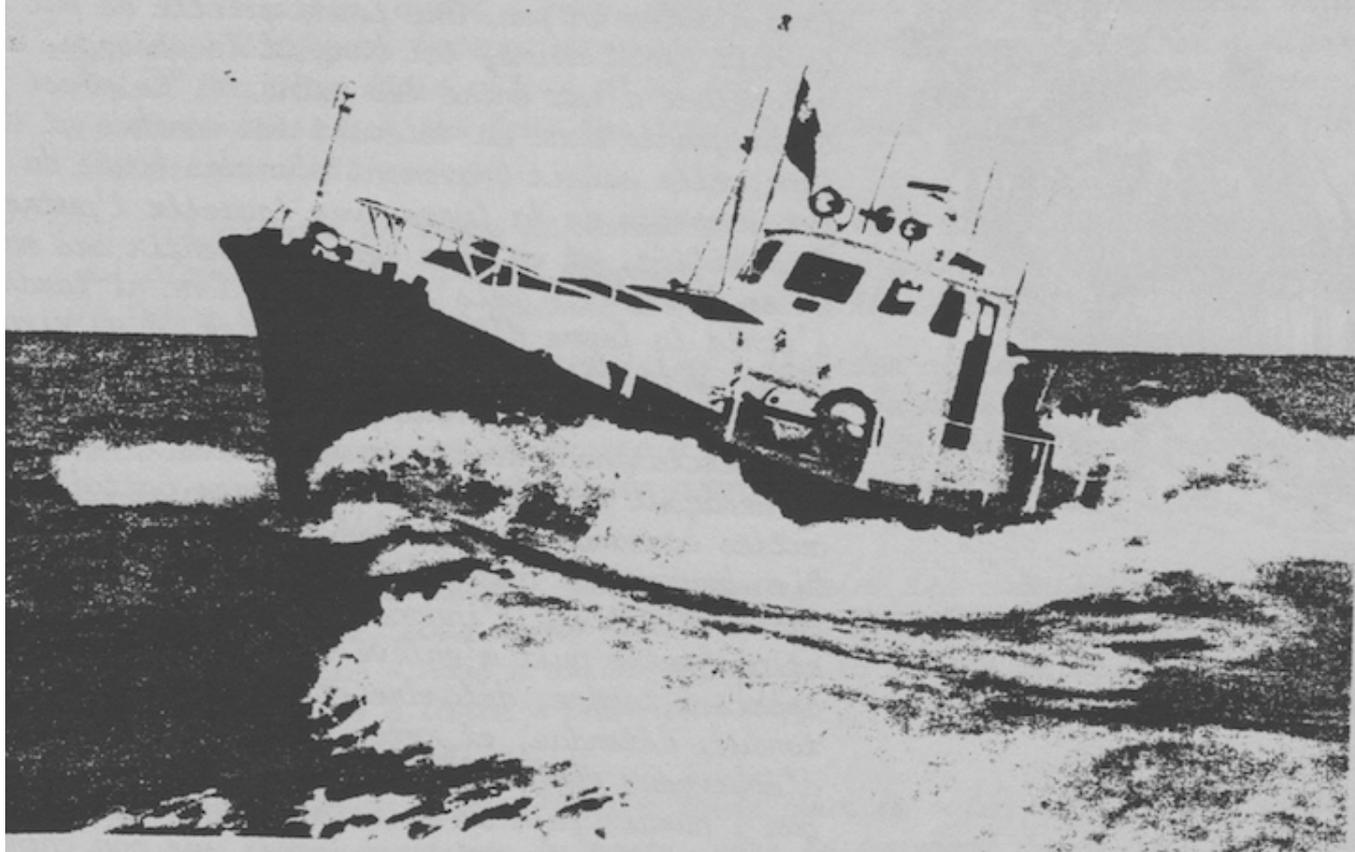
Quand Aristide Lucas parut au seuil de l'église, en vieux souliers et pantalon de tous les jours - son beau costume était perdu, mangé de sel - quand il parut, la poitrine large dans sa tunique barrée de médailles, fier de mener à son bras la jolie petite mariée, alors se mirent à sonner à toute volée les cloches.

La mer pouvait bien gronder là-bas, le vent mener son train d'enfer autour de la nef, dont il faisait vibrer les murs. Le pêcheur n'entendait plus que ces cloches de fête. Il s'avancait, raidi d'émotion, avec sa tête mouillée, la moustache lourde de saumure, les sourcils jaunes encore du jus de sa chique. A la hauteur de son épaule, le pâle petit visage de sa fille rayonnait au milieu des traces de larmes.

Content de toute cette pauvre pompe qui entourait leur fête familiale, Lucas se retourna, sous l'aubade endiablée des cloches qui, certainement, n'avaient jamais sonné comme ce jour-là, il se retourna vers sa bonne Angélique, dont les jambes flageolaient bien encore dans le cortège. Et, d'une voix tonnante, restée au diapason de la tempête.

- Du coup, fit-il, de bonne humeur, on a le service d'onze heures, comme les gens qu'ont du "pognon" !

Yvonne PAGNIEZ (1977)



« Les lavandières de nuit »

Monsieur Martin nous a fort aimablement communiqué une légende recueillie à Landéda et transmise par un garçon meunier. En effet, le ruisseau issu de Tromenec et descendant la vallée de saint-Antoine, alimentait jadis quatre moulins.

On remarque de plus, sur les vieilles cartes-postales, une petite maison bâtie au bord de l'eau en face de l'actuel chantier naval, à l'emplacement de l'ancienne usine. Il semble qu'il y eût là, jadis, un moulin à mer.

Sur l'ancien cadastre, détruit dans l'incendie de la mairie, figuraient deux étangs situés entre Pen-ar-Stang et l'actuel café "An diskern". On retrouve encore, dans la propriété "Le Vallon", d'anciennes conduites d'eau creusées dans le granit, vestiges d'un des anciens moulins.

D'ailleurs, le voiturier qui assurait le service l'Aber-Wrac'h - Brest ne répondait-il pas au sobriquet de "Fanch ar bleud" (François la Farine) ? Il habitait l'actuelle propriété "Le Vallon" située face à l'usine.

- Légende -

Le lavoir situé au pied des débris du vieux château était jadis, dit la légende, hanté par des "lavandières de nuit". Un soir, Mona Keroual, femme d'un pêcheur de l'Aber-Wrac'h, revenait du bourg de Landéda, où elle avait été marraine à un baptême; elle suivait, un peu apeurée, le sentier de la prairie, lorsqu'elle entendit un grand bruit de battoirs vigoureusement maniés dont résonnait tout le vallon. Arrivée près du lavoir, elle s'entendit interpeller : - Tiens, c'est toi, Mona ? viens donc m'aider un peu. Une femme qu'elle ne put reconnaître, tant la nuit était noire, lui barrait le passage, un grand drap ruisselant d'eau entre les mains. - "Ce n'est pas de refus, dit l'obligeante Mona en relevant ses manches et en troussant sa jupe; elle saisit bravement l'un des bouts du linge; mais elle fut surprise de la force avec laquelle l'autre tordait l'étoffe mouillée, et en même temps de sentir ses mains s'engourdir et se détendre. - "Mais tu ne sais donc ni tordre ni étreindre, s'écria la femme d'une voix irritée, d'où viens-tu ? - "Je viens du baptême au fillot de Claude Kermaïdic, dont j'ai été la marraine. N'avez-vous pas entendu sonner les cloches?" - Ah s'exclamèrent toutes ensemble les laveuses, en se levant et en menaçant la pauvre Mona de leurs battoirs - "Silence, vous autres commanda la première, puis s'adressant à Mona : - Tu es bien heureuse d'avoir fait connaissance avec nous à si peu de frais. N'eut été l'innocent que tu as porté tantôt à l'église, et qui cette nuit m'enlève tout pouvoir sur toi, je t'aurais appris à tordre, détordre et retordre, et je t'aurais si bien tordue, détordue, et retordue que le plus habile débrouilleur d'écheveaux emmêlés n'aurait été capable de débrouiller ce que j'aurais fait de toi. Va-t'en dormir maintenant si tu peux, mais ne te retrouve jamais sur mon chemin." La pauvre Mona Keroual faillit choir d'épouvante. Affolée, elle regagna son logis sans savoir comme, en tremblant de tous ses membres, et ce tremblement ne la quitta plus jamais tant qu'elle vécut (1).

- - -

(1) - Raconté en 1868 à l'Aber-Wrac'h par Louis Pochard, garçon meunier à M. Sauvé (Revue des Traditions Populaires, 1888, p. 16).



Moulin à l'anse Saint-Antoine, près l'Aber-Wrac'h.



Le récit de Marie-Anne :

"Nous étions là, toutes les cinq soeurs, stupéfaites et clouées d'inquiétude, à regarder ce morceau d'épave. C'était le bordé d'une chaloupe noir et blanc. Sur la bande blanche, bien lisible "Pilote 2". A mesure que la réalité se faisait en ma tête, ma gorge se nouait et je restais là debout, ne sachant que faire. Y avait-il quelque chose à faire ?

Ma grande soeur Jeanne réagit la première : - Va dire à Maman de venir. Et de toutes mes petites jambes j'ai couru vers la maison, à cinquante mètres de là, où ma mère, près de la cheminée, préparait le souper.

- Viens vite, Maman, le bateau de Papa est là, sur la plage !

Interdite d'abord, puis sans penser à laisser son tablier, elle sortit en courant aussi vite que lui permettait son état - (nous attendions un petit frère) - et s'arrêta tout essoufflée près du petit mur de la Baie des Anges. Je ne sais combien de temps elle resta plantée là, debout, à contempler ce morceau de bois, pâle et silencieuse. Nous ne disions rien non plus car nous savions que nous allions vivre notre plus triste Noël. Il faisait nuit quand nous sommes rentrées.

... Cet après-midi, avant de sortir, nous avons ciré nos sabots car ce soir nous allions les mettre autour de la cheminée pour avoir la grande surprise, comme chaque année, d'y trouver au réveil, l'orange et le petit Jésus en sucre.

Et ce matin, avant l'aube, mon père était parti avec ses deux matelots. Les feux d'un gros bateau, derrière l'île Vierge, semblaient se diriger vers Brest. Mon père était pilote et il lui fallait faire vite surtout que, la nuit, la route prise par les feux des bateaux n'était repérable que quand ils étaient proches.

Il y avait un temps de noroît avec un vent bien établi et quelques grains qui blanchissaient, à leur passage, la passe entre Stagadon et le Fort Cézon. Un temps comme on en a souvent l'hiver à l'Aber-Wrac'h.

Notre soirée a été vite passée à regarder notre mère, après l'avoir aidée à ranger la vaisselle. Personne ne parlait. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit là et je sais que ma mère n'a pas dormi du tout. J'étais consciente de la peine qu'elle éprouvait en la comparant à celle qui était en moi depuis la découverte de l'épave.

Le matin, nous sommes sorties pour faire les commissions. En passant le long de la plage, nous avons revu l'épave. Plusieurs personnes s'y trouvaient, autour du Syndic - nous n'avions même pas eu l'idée de le prévenir hier. Personne ne nous a parlé - pour quoi dire ? - et ça serait sûrement comme cela encore longtemps.

L'après-midi, nous étions à table pour le café. J'ai vu ma grande soeur regarder intensément sur la route, vers le tournant de la Baie des Anges et ses yeux s'éclairer en même temps qu'elle criait joyeusement : "Papa !". Tout le monde a regardé. C'était bel et bien Michel Milin qui rentrait, le sac au dos. Ma mère n'a pu réagir qu'en se mettant à pleurer. Mon père était triste car il avait perdu ses deux matelots. Lui avait pu embarquer sur le cargo pour le piloter sur Brest et ce n'est qu'en rentrant que le bateau pilote avait coulé. Sûrement une lame déferlante par le travers : dans les grains, ça arrive.

Le repas du soir fut silencieux. Ma mère regardait Michel. Elle savait sa peine mais ses yeux brillaient d'un bonheur contenu. Nous, les cinq soeurs, nous ne disions rien non plus, mais, ce bonheur qui était en nous, je pense ne l'avoir jamais ressenti aussi fort que ce soir de Noël où mon père est revenu".

Alexandre Castel

CAFÉ ~ TABACS

JOURNAUX

herry

au Bourg

landéda



TÉL. 04.93.08



Pascale Coiffure
Salon Mixte

MEMBRE DU COMITÉ
ARTISTIQUE
DE LA COIFFURE FRANÇAISE

7, rue de la Mairie

☎ 04.80.08 LANDÉDA 29214 **LANNILIS**

"Hôtel des Dunes"

CAFÉ - RESTAURANT

M. et Mme Paul FLOCH

- Banquets - Noces -

LANDÉDA-SAINTE-MARGUERITE

Tél. : 04-90-92

CAMPING ★★★

des **ASBERS**

29214 LANDEDA • Tél. (98) 04.93.35

(FINISTERE)

LES MAISONS

TRECOBAT

LANNILIS

 **(98) 04.01.82**

TRECOBAT
CONSTRUCTIONS / ETUDES



**CONSTRUCTIONS
INDIVIDUELLES**

SIEGE : 29214 LANNILIS
14, pl. Général Leclerc
(98) 04.01.82

LÉOCADIE SALAÜN - PENQUER

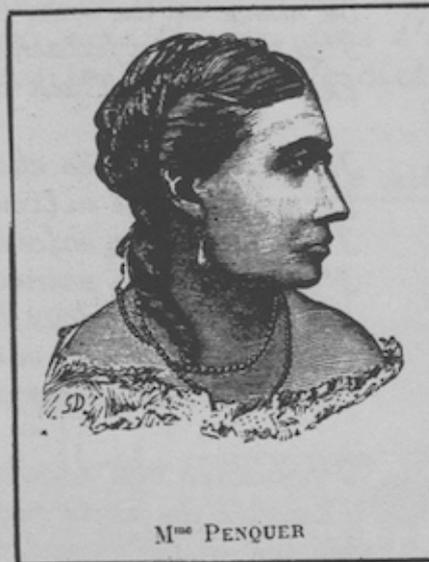
C'est en Lannilis, au château de Kérouartz acheté par son père, percepteur, comme bien national, que naquit Léocadie HERSENT, le 14 Février 1817.

Elle y vécut une enfance heureuse, au contact de la nature, en complète harmonie avec elle : "Je suis fille des champs comme les pâquerettes ... J'ai passé mon enfance à l'ombre des ormeaux ..."

Ce sont les souvenirs de ses premières années qu'elle évoque admirablement dans ses poèmes, reflets de son âme sensible.

Elle épousa un jeune officier Victor BURLE qui, hélas, la laissa veuve à 32 ans.

Elle se remaria, le 15 Septembre 1851, au docteur PENQUER.



A PARIS, elle fréquenta les milieux littéraires, rencontra les grands poètes du moment : poètes romantiques (LAMARTINE, Victor HUGO) et parnassiens (LECONTE de LISLE qui par elle connut la Bretagne, José-Maria de HEREDIA qui, dans ses "Trophées" regroupa ses poèmes inspirés par notre région "Les ajoncs éclatants, parure du granit ...").

A BREST, elle anima de brillantes soirées littéraires tout en collaborant à plusieurs revues bretonnes.

Elle s'éteignit le 19 Décembre 1889, laissant une œuvre variée et importante :

- pièces de théâtre : *Marceline (1870) - Syndorux, le barde de Penmarc'h (1870) - L'oeillet rose, comédie en vers (1874);*
- recueils de poésie : *Les chants du foyer (1862) - Les révélations poétiques (1864) - Velléda (1868) - Mes nuits (posthume, 1891).*

Le texte ci-dessous est extrait des "Chants du foyer". Les vers traduisent admirablement et la nostalgie et la grande sensibilité de l'auteur. Peut-être, les bulletins suivants, nous donneront-ils l'occasion de présenter d'autres poésies de Léocadie SALAÜN-PENQUIER.

Jacques MICHÉL

Sources : J. Rousse : "Poésie bretonne".

Foucher et Thomas : "La vie à Brest 1848-1948 (Ed. la Cité)

Kérouartz

— Ma terre natale —

Je suis fille des airs : ainsi qu'un rossignol
J'ai chanté tout à coup dès que j'ai pris mon vol.
Dès que j'ai pu comprendre à quoi servent les ailes
J'ai volé vers le jour comme les hirondelles.
J'ai volé sur les fleurs, les fruits mûrs, les moissons,
Comme l'abeille d'or qui butine aux buissons,
Aspirant tous les suc des lis de la prairie.
De rosée et de sève et de parfums nourrie,
J'ai mêlé mon halaine au souffle des zéphyrus
Et puisé dans l'air pur les plus chastes plaisirs.

Je suis fille des champs comme les pâquerettes
Et suis née au milieu des humbles violettes.
J'ai passé mon enfance à l'ombre des ormeaux;
J'ai caché mon printemps dans le sein des rameaux,
N'écoulant que doux bruits et que divins murmures
Et préservant mon vol des folles aventures,
Chantant tous les matins et rêvant tous les soirs.

J'habitais sur la côte un de ces vieux manoirs
Flanqués de hauts remparts, de donjons, de tourelles,
Où les preux chevaliers, les nobles damoiselles,
Les puissants baronnets, ayant pouvoir de rois,
Vivaient entre eux, aimaient et régnaient autrefois.



O château de mon père où l'amour m'a bercée !
Doux nid de mon enfance heureuse et caressée,
Loin de toi j'ai vieilli, j'ai souffert loin de toi,
Mais ton cher souvenir vécut toujours en moi !
Partout, comme des voix d'espérances lointaines,
J'entendais murmurer les eaux de tes fontaines,
Et gazouiller les chants d'amour de ces oiseaux
Qui nichent au printemps sous tes sombres arceaux.
Partout je te voyais, fier dans ta solitude
Si bonne pour former la pensée à l'étude,
Pour former l'âme au bien et la vie au devoir.
Partout je te voyais ou cherchais à te voir !

... / ...

Dans les bals, au milieu des gerbes d'étincelles
Tombant des lustres d'or sur le front des plus belles,
Je me disais tout bas : - " O parcs de mon château
" Comme un rayon d'été sur vos fleurs est plus beau !
" Si vous suiviez ses jeux sur ma verte pelouse,
" O flamme des flambeaux, vous en seriez jalouses !
" Vous pâiriez vaincue au front de la beauté
" Si vous luttiez jamais contre un rayon d'été ! "

Je me disais aussi : - " La fleur d'or de Bretagne,
" Cette reine des champs qui naît sur la montagne,
" Est plus belle en son jour et ses rayonnements
" Que la reine des bals au feu des diamants." -
Puis, me croyant assise encor sur les collines
Où je cueillais jadis des boutons d'églantines,
Je suivais du regard ces enfants si joyeux
Qui jouaient au soleil et dansaient sous mes yeux;
Je regardais leurs pieds soulever la poussière,
Fouler la marguerite et la fraîche bruyère;
Je regardais courir vers l'horizon vermeil
Tous ces anges éclos aux rayons du soleil.

Que de joie, en un jour, j'ai puisée en ma vie !
Que de jours j'ai passés en mon âme ravie,
Dans la paix, dans l'amour, dans l'extase et la foi
De ces nobles instincts que le ciel mit en moi !

Léocadie Salain-Penquer



Le Château de Kérouartz (en Lannilis) - Cliché de Mr. Caouissin

Je sais ! Des écrivains ont déjà exploité cet inépuisable filon. Toutefois, je les soupçonne d'en voir souvent "rajouté" pour "étouffer" leurs ouvrages au point que leurs textes ne proviennent pas toujours de plumes enfantines.

J'ai retrouvé dans un vieux journal pédagogique, datant de 1950, toute une série de perles glanées par nos collègues de la région bordelaise, soit dans leurs propres classes ou lors de leur participation aux commissions d'examen.

Vous remarquerez au passage que certaines réponses, peut être non conformistes, témoignent parfois d'une logique irréfutable. Témoin, ceci :

- Sciences - Pourquoi ne laisserez-vous pas longtemps votre bicyclette au soleil?

Bien sûr, votre sacré saint Livre de Sciences (avec un S majuscule) vous donnera la réponse. La leçon sur la dilatation des gaz y est amplement traitée, mais voici la réponse d'un jeune cycliste :

"Je ne laisserai pas longtemps ma bicyclette au soleil parce que ça me brûlerait les fesses".

- Toujours les Sciences - La force élastique de la vapeur - La marmite de Papin.

"Denis Papin chauffa de l'eau dans une cafetière, la mit sur des roues et un petit train se forma" ... En voiture !

- Sciences ... encore -

"Le thermomètre médical est un thermomètre comme un autre mais on a retiré la planche parce que s'il y avait une planche on pourrait pas le mettre pour savoir si on a la fièvre. Il est un peu étranglé pour passer plus facilement".

- Enseignement pratique - Le petit élevage : le lapin domestique.

"La mère lapine s'arrache les poils du ventre pour garnir le nid de ses petits. Bien peu d'hommes en feraient autant". Oh ! les égoïstes !

- Histoire -

- Louis XIII ne put résister aux injections de la Reine-Mère.

- Henri IV et Sully furent de bons rois. Ils jouaient au cheval avec leurs enfants et s'occupaient beaucoup des poules et des vaches. Henri IV surtout. Il donna à chaque paysan une poule pour son dimanche.

- La France a 40 millions d'habitants. Dans le temps, la population diminuait parce que les rois, Colbert surtout, ne payaient pas les allocations familiales. Maintenant on a beaucoup d'enfants parce que ça rapporte. La France aura beaucoup de soldats comme Napoléon.

- Géographie -

- Un désert est un lieu où il ne pousse que du sable et des cailloux, parce qu'il n'y a pas d'eau comme dans notre jardin.

- La Garonne, pour aller de Toulouse à Bordeaux, passe par le canal latéral parce que son lit n'est pas navigable (??).

- Rédaction -

La soirée en famille

"Maman est très nerveuse. Elle ne dort pas si chaque soir elle ne prend pas sa bonne portion calmante" (!!!)

Décrivez le timbre antituberculeux

"Sur le timbre antituberculeux, on voit un petit garçon qui prend un bain. Il a déjà les pieds dans l'eau et va sans doute retirer son petit canéçon".

Un vieux meuble

"Dans la cuisine de la ferme des Granges, il y a une belle horloge qui est plus haute que moi. Elle est jolie. La circonférence qui forme le rond du cercle est de forme octogonale".

- Orthographe - Texte tiré du "Tailleur de pierres de Saint-Point" de Lamartine.

Le maître, avec les intonations involontairement pontifiantes de l'instituteur qui dicte : ... On respirait l'odeur suffocante du suint des laines.

Dans nos régions, tout le monde n'est pas sensé connaître ce suint (du verbe suinter) : une sécrétion malodorante produite par les toisons des moutons. Aussi a-t-on trouvé dans quelques devoirs :

"L'odeur suffocante du sein d'Hélène" !

- La poule (Extrait des Histoires naturelles de Jules Renard)

"Pattes jointes, elle saute du poulailler dès qu' n lui ouvre la porte" ...

En corrigeant les dictées, le maître a découvert dans le cahier d'un fils de fermier qui ne tenait guère à voir ses volailles disparaître dans la nature :

"Pattes jointes, elle saute du poulailler. Des c... lui ouvrent la porte" !

Et pour terminer, une réponse en histoire qui fit rougir d'honorables directrices retraitables et rigoler bien franchement l'inspecteur, examinateurs et même respectable délégué départemental intégré à la commission.

- Comment s'y prit Clovis pour s'attirer les sympathies du clergé catholique ?

Horreur ! Sur une dizaine de copies on a trouvé :

- Clovis embrassa le cul de sa femme Clotilde et ses cent mille guerriers en firent autant !

Après enquête, on découvrit qu'un des livres d'histoire comportait une particularité inattendue. Il s'agissait du culte catholique de Clotilde, mais la première syllabe figurait au bas d'une page et le te était reporté au sommet de la page suivante.

En conclusion, je crois que tout ce qui précède incitera à beaucoup de modestie ceux qui s'appretiennent à enseigner, ceux qui enseignent et même les autres : ceux qui n'enseignent plus.

Georges Merut
Directeur d'école honoraire

N.B. - Dans notre prochain "cahier", sous cette même rubrique, vous pourrez prendre connaissance d'extraits de lettres d'adultes tout aussi amusantes.



Le bon sens près de chez vous

2, rue de l'Armorique - LANDEDA -

Tél. 04.93.49

s.a.r.l.
Jean François Bescond

Charpente lamellée collée
Couverture - Bardage - Isolation

L'ABERWRAC'H

29214 LANDÉDA - TEL. 04.96.65

MONTMARTRE

Vous débarquez dans cet îlot parisien en vous réjouissant de dépaysement que vous souhaitez et, oh stupeur, vous vous apercevez que la capitale a osé s'approprier notre petit coin de côte nord-finistérienne, donc l'Aber-Wrac'h !

Jugez plutôt.

La faune est particulièrement remarquable pour peu qu'on veuille bien repérer les spécialités du cru. Les voici, je vous les livre en vrac. Et tout d'abord, faites bien attention aux requins, aux maquereaux au coup de lingue facile et aux nombreux aiglefins se prélassant dans les eaux, troubles à souhait. Qu'on regarde attentivement où l'on met le nez. Les petits prêtres, les moines, les pélerins sont rares ainsi d'ailleurs qu'une fille vierge.

Les étrangers tirent des bords dans tous les coins, particulièrement des Américains. On côtoie par mal de vieilles encore coquettes et vives comme des anguilles. Elles torpillent aisément nombre de petits gars à face d'ange; il a le pompon ce jeune quartier-maître en grande tenue. Le merlan du coin l'a soigneusement coiffé et il arbore une magnifique raie sur le côté; les sardines bien en vue tranchent sur les manches de sa vareuse et son pantalon fantaisie s'orne d'un pli impeccable.

Tu viens mon petit loup, on fait un tour au bar ? Et les voilà les lieux de perdition. Il est grand temps d'implorer Saint-Antoine, Sainte-Marguerite ou Saint-Pierre pour se préserver de toutes les morues qui vous y guettent et être rapidement exaucé car, regardez, un vieillard en sort, chaloupant, la mine amère, suivi de près d'une vilaine barbue, la bouche en queue de loquette : il en choit de pénibles invectives au ton acide tellement imprévues qu'elles empêchent de répondre du tac-au-tac et vous laissent épuisé au point de glisser sur le sol carrelé et de rester sur le sable.

Et regardez-le celui-ci, un habitué surnommé l'Anglais; accueilli par un welcome prometteur, il a pris comme relèvement la "Belle Poule" qui a jeté l'ancre à l'entrée de l'hôtel l'"Etoile" et met hardiment la cap sur la sirène pratiquement à sec de toile. Il a le bel espoir d'une bonne levée, bien envie de ne pas rater la passe et se réjouit d'avance d'avoir traversé le grand chenal, ce n'est certainement pas son chemin de croix.

Les Américains, aux anges, ne manquent pas d'air. Ils ont pris dans leurs filets une admirable petite malouine à l'air déluré qui a délaissé depuis quelques années déjà ses pots de beurre du terroir et travaille fort saison après saison aux rapprochements internationaux.

Au coin d'une rue, d'une pénible voix de basse, Charlot, encore une figure celui-là, chante "ou vas-tu Basile", "la Mer" ou la complainte du gardien de phare.

Le pauvre, on ne l'entend pas beaucoup, et c'est un four.

Craignez que le courant qui drague les chalands dans un flux et un reflux continuel nous entraîne vers des écueils insoupçonnés. Tous ensemble lançons un appel au fameux repli stratégique recommandé par les états-majors où brillent tant d'aiguillettes. Assez ! Assez de fatigue et d'embûches, nous ne sommes pas des mulets, choisissons une escale à l'abri des embruns et vite au pageot !

Voici les réponses qui nous ont été apportées aux questions posées dans le n° 2 des "Cahiers de Landéda" (Juin 1984).

1.- Les anciens de Landéda appelaient ceux de Plouguerneau : les "Freppel". Qui connaîtrait l'origine de ce surnom ?

En raison de l'abondance des matières, l'important article de notre Président d'Honneur René Georgelin, rédigé en réponse à cette question, paraîtra dans notre prochain numéro.

2.- Qui pourrait nous fournir des détails précis sur l'échouage à Kernequen et le renflouement du cargo anglais "Black Hill" dans les années 1923 ou 1925 ? - Il était, croyons-nous, chargé de minerai de fer.

C'était un grand cargo anglais qui regagnait l'Angleterre, chargé de minerai de fer. Par temps de brume, il est venu s'échouer sur les roches de Kernequen. Nous savons ici qu'échouer sur Kernequen ne pardonne pas. Des spécialistes anglais, sous la direction de Mr. Young, aidé de compétences locales et en particulier de Mr. Yvon Oulhen, ostréiculteur et capitaine au long cours, mirent tout en oeuvre pour sauver le navire. On fit appel à de la main d'oeuvre recrutée sur place : manoeuvres, bateaux pour le transport des hommes et du matériel, ravitaillement, etc ... Deux remorqueurs anglais étaient basés à l'Aber-Wrac'h. Après avoir sommairement colmaté la brèche dans la coque, les sauveteurs firent remorquer le navire sur le sable entre le fort et la petite Ile où l'on déchargea la cargaison de minerai. Soixante quatre ans après, il doit encore en rester quelques traces. On disait même, mais je ne l'ai jamais constaté, que cette masse métallique exerçait au passage une influence magnétique sur les compas. Un naufrage au cours de la guerre civile espagnole mit fin à la carrière de ce vieux cargo.

G.M.

3.- Pendant la guerre, les habitants de Landéda sont allés à Toul-an-Dour chercher de la tourbe pour remplacer le charbon. Il y a donc là une forêt engloutie. En a-t-on découvert d'autres restes ?

Pour ce qui est de cette question, je peux vous signaler que j'ai été durant la guerre prendre de la tourbe à Toul-an-Dour. Nous y avons trouvé de nombreuses traces de forêt engloutie : troncs d'arbres ou d'arbustes enfouis sous la tourbe. Nous avons une fois tenté d'extraire un gros tronc d'arbre d'une dizaine de mètres de longueur dont le coeur, sous une petite couche de pourriture, était encore très dur. Après plusieurs vaines tentatives, dont une avec le secours d'un cheval, nous avons dû abandonner la partie. Cet arbre doit être toujours sous le sable de Toul-an-Dour.

L. Bihannic

- Questions -

- 1.- En quelle année le cimetière qui jadis entourait l'église a-t-il été transféré à son emplacement actuel ?
- 2.- Qui pourrait apporter quelques renseignements sur l'usine marémotrice, prototype du genre, qui devait être construite dans l'Aber-Wrac'h à la hauteur de Beg-a-Toul et dont ne subsiste qu'un seul bâtiment au Moulin de l'Enfer ? Pourquoi les travaux ont-ils été brutalement arrêtés ?
- 3.- De quand date le vivier en pierres, bâti près de la cale par Monsieur Oulhen à la fin de l'autre siècle ?

Activités de l'Amicale

1.- Concours : Photos - Dessins - Poésies -

A la suite du concours ouvert à tous (voir "Cahiers de Landéda" - N° 2 de Juin 1984), c'est - parmi les envois reçus à l'Amicale - le dessin reproduit ci-contre, qui a recueilli la majorité des suffrages. Il est dû au talent de Madame Paulette Le Verge à qui nous adressons nos plus vives félicitations. L'Amicale lui offre un abonnement d'un an à notre revue trimestrielle.

2.- Les "Cahiers de Landéda" -

Le numéro 1 est épuisé. Il reste encore quelques exemplaires disponibles des numéros 2 et 3 au prix de 10 Francs. Les réclamer dans nos points de vente ou auprès des responsables de l'Amicale. Nous rappelons que les "Cahiers de Landéda" sont ouverts à tous. Toutes suggestions sont souhaitées et bienvenues. Prière de nous les soumettre, sous enveloppe, à l'adresse suivante :

Amicale Culturelle de Landéda
Mairie de Landéda
29214 Lannilis

3.- Scrabble -

Réunion salle annexe de la mairie : - le lundi à 14 heures 30
- le vendredi à 20 heures 30

4.- Adhésions - Cotisations 1985 -

Comme suite aux décisions de l'Assemblée Générale de l'Amicale qui s'est tenue le 17 Décembre 1984, les cotisations suivantes pour 1985 sont portées à :

- 40 francs (+ éventuellement frais d'expédition) aux membres actifs
- 60 francs aux membres donateurs
- 100 francs aux membres bienfaiteurs (et annonceurs)

Le prix du numéro des "Cahiers de Landéda" est fixé à 15 francs.

Nous rappelons que la possession de la carte de membre (à jour de la cotisation 1985) donne droit au service gratuit de notre brochure pendant toute l'année. Les cotisations sont à adresser au siège de l'Amicale (voir paragraphe 2).

5.- Lu dans la presse locale : ("Le Télégramme de Brest" du 20 Décembre 1984) :

Ouverture de la bibliothèque municipale

Le projet de la municipalité de créer une bibliothèque s'est concrétisé et samedi, jour d'ouverture, la population a manifesté sa satisfaction. De nombreuses inscriptions ont déjà été enregistrées.

La bibliothèque municipale dispose de 1.026 ouvrages de tous genres, appartenant à la commune et provenant soit de dons des habitants de Landéda, soit d'achats effectués par l'Amicale culturelle. De plus, tous les trimestres, 200 livres seront prêtés puis échangés par la bibliothèque centrale de prêt de Quimper. Une subvention a été sollicitée auprès du conseil régional pour les travaux réalisés et pour l'achat de nouveaux livres.

L'installation de cette bibliothèque est provisoire; des rayonnages neufs sont attendus.

La carte d'adhérent est établie pour toute la famille, elle coûte 25 F par an pour les parents et adolescents de plus de 16 ans, elle est gratuite pour les enfants. Le prêt des livres est gratuit.

Les permanences sont assurées par les bénévoles de l'amicale culturelle les samedis de 14 à 16 h, les mercredis de 10 à 12 h, les jeudis de 19 h à 20 h.

Elle sera de plus ouverte aux enfants des écoles accompagnés de leurs maîtres, pendant les heures scolaires, s'ils en expriment le souhait.





Site naturel protégé

Dunes de Sainte-Marguerite

Commune de Landéda

PROTEGER LES RIVAGES, C'EST PROTEGER LA VIE...

Les dunes de Sainte-Marguerite n'ont pas toujours eu l'aspect que nous leur connaissons aujourd'hui.

Il y a 2500 ans, la mer s'arrêtait à l'entrée des Abers, le vent balayait ces vastes étendues sableuses et transportait les sédiments ; freiné par la végétation, le vent laissait retomber le sable, celui-ci s'est accumulé et les dunes se sont édifiées. Depuis le XVII^e siècle, ces dunes sont insuffisamment alimentées en sédiments ; devenues « reliques », elles peuvent disparaître.

Par ailleurs, les vestiges préhistoriques ou médiévaux nous montrent que depuis longtemps les hommes ont occupé cette région et ont utilisé ces dunes, notamment pour y sécher le goémon ou y faire paître des troupeaux. Ces usages ont peu dégradés ces dunes ; les activités d'aujourd'hui et la surfréquentation mettent à présent en péril ces dunes « reliques ».

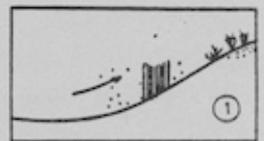
Pour préserver ce milieu vivant, la commune de LANDEDA et le CONSERVATOIRE DU LITTORAL ont entrepris la reconquête de ce milieu naturel.

LES DUNES PEUVENT MOURIR

L'avènement des loisirs et de l'automobile ont accru la circulation, dans les zones les plus fragiles notamment. La végétation fixatrice du sable a peu de chance de résister à de telles agressions : la dune est alors à nu, les forts vents d'hiver, en balayant les couloirs creusés par l'érosion, reprennent le sable et le transportent vers l'intérieur des terres ; d'année en année, les dunes s'effondrent et s'y l'on n'y prend garde, elles vont disparaître. Sans pour autant interdire aux hommes de profiter, en toute liberté, de ce site exceptionnel, il faut permettre à la végétation et à la faune qu'elle abrite de jouer leurs rôles.



L'oyat est particulièrement adapté au milieu dunaire. Psammophile (qui aime le sable), cette plante résiste à la sécheresse, au vent, grâce à ses feuilles dures et enroulées. Ses longues racines vont chercher profondément l'eau et retiennent le sable. Pour ses qualités, l'oyat est systématiquement utilisé pour restaurer les zones dégradées ; pour protéger et favoriser la reprise de ces plantations ; des clôtures en bois ont été mises en place ; il est important de les respecter.



POUR MIEUX VOUS ACCUEILLIR, IL FAUT GERER, ENTREtenir CET ESPACE

La commune est garante de ce projet. Au-delà des aménagements réalisés, redonner la priorité à la nature cela signifie aussi un entretien important, faire respecter certains usages et certaines règles, informer le public ; la bonne conduite, de cette gestion, le gardiennage de ces dunes est assuré grâce au soutien financier du département.

La préservation de ce site nécessite des investissements importants et la participation de tous : habitants de la région, visiteurs, administrations et collectivités.

AVEC VOTRE APPUI ET VOTRE COMPREHENSION, CES EFFORTS SERONT POURSUIVIS...

LE CONSERVATOIRE ET LES DUNES DE SAINTE-MARGUERITE

En décidant d'acheter 50 hectares de dunes, le Conservatoire de l'Espace Littoral et des Rivages Lacustres (Etablissement Public de l'Etat) s'est fixé un objectif : la survie des dunes.

Sur ces 50 hectares, des travaux sont engagés avec le concours de la commune de Landéda et financés par le Conservatoire du Littoral. La réalisation d'aires de stationnement, de franchissements pour les piétons, la remise en état de zones fragiles et dégradées constituent un programme ambitieux de préservation d'un ensemble naturel exceptionnel, il ne s'agit pas pour autant de réaliser un musée inaccessible.



RESTAURER LE MILIEU NATUREL

Pour restaurer les dunes, espace en continuelle transformation, les conditions naturelles de leur formation sont mises à profit, à travers des aménagements simples, souples d'utilisation et de mise en place.

Conservatoire
de l'Espace littoral
et des Rivages lacustres